

Henri Gougaud

LES SEPT PLUMES
DE L'AIGLE

R É C I T

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-0211-6235-6

(ISBN 2-02-022022-9, 1^{re} publication)



© Éditions du Seuil, Avril 1995

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Henri Gougaud est né à Carcassonne en 1936. Homme de radio, parolier de nombreuses chansons pour Jean Ferrat, Juliette Gréco et Serge Reggiani, chanteur, poète et romancier, il partage son temps d'écrivain entre l'écriture de romans et de livres de contes.

Je vous adjure de laisser tout libre, comme j'ai laissé
tout libre. Qui que vous soyez me tenant à présent dans
la main, lâchez-moi et partez sur votre propre route.

Walt Whitman

J'ai connu Luis A. un jour d'automne à Paris, dans une brasserie proche du faubourg Saint-Antoine. J'étais seul. Il était attablé en compagnie de quelques amis. Il parlait. Son ample carrure, son accent sud-américain, la force joyeuse et pénétrante de ses paroles surtout, dans le brouhaha de ce lieu ouvert à tous les vents, ont aussitôt attiré mon attention. J'ai tendu l'oreille. Ce qu'il disait m'a paru surprenant et profond. Il n'a guère tardé à s'apercevoir que je m'intéressais à sa conversation. Du geste et du regard il m'a pris à témoin, comme il le faisait avec les autres. J'ai risqué quelques questions, quelques réponses aussi à ses réflexions sur les douleurs et les beautés de la vie. Je me souviens du bref éclat qui a traversé son œil quand il a prononcé, en me regardant droit, le nom d'un saint poète persan, Djalāl al-Dīn Rūmī, que j'estimais comme l'un des plus grands bienfaiteurs du monde, mais que je croyais trop peu connu pour avoir la moindre chance d'être un jour cité dans un bistrot, fût-il peuplé de buveurs de mystères. Plus grand encore fut mon étonnement d'entendre cet homme à la chemise largement ouverte malgré les courants d'air piquants me rappeler, en écrasant négligemment son mégot dans un cendrier publicitaire, ces mots de notre maître commun que j'avais depuis longtemps inscrits dans un carnet de notes de lecture : « Nous avons traversé les ténèbres de l'océan et l'immensité de la terre. Nous avons enfin trouvé la fontaine de Jouvence. Elle nous attendait patiemment, au cœur de nous-mêmes. » Je lui ai spontanément tendu la main. Il l'a serrée en riant. Nous sommes devenus amis.

Il était peintre, restaurateur de tableaux et expert en laque chinoise. Son atelier n'était guère éloigné de cette brasserie où nous nous étions rencontrés. J'ai pris l'habitude de lui rendre visite, de temps en temps. C'était un homme d'une générosité infatigable (il l'est toujours, Dieu le garde !). Il avait exploré un chemin de connaissance qui m'attirait depuis longtemps mais que je n'avais guère parcouru, faute de guide sûr et de carte fiable. Il me fallait, pour entreprendre ce voyage dans les zones obscures de ma propre terre, quelques lumières. Il détenait des informations et des techniques précises héritées de vieilles écoles orales. Il me les a données. Peu à peu cependant au gré de nos journées ont émergé, comme des îles sur la mer, des paysages et des événements

de son passé. Ils m'ont paru si captivants que j'en suis venu à l'interroger plus avant sur sa vie. Un jour, je lui ai demandé l'autorisation de poser entre nous le micro d'un magnétophone. Je ne pouvais plus me fier à ma seule mémoire, elle était trop étroite pour contenir le flot de ses aventures. Deux ans durant il m'a ainsi raconté ses errances, ses rencontres, ses épreuves, ses découvertes.

Ce livre est le fruit de ce qu'il m'a confié, devant d'innombrables tasses de café, dans le plaisir jubilant d'être ensemble.

Je suis né à Córdoba, au pied de la Sierra Grande, en Argentine. Mon père était une sorte de grand hidalgo à la tristesse impressionnante. Dès que je le voyais paraître, je me recroquevillais comme un escargot. Lui me traversait sans me voir. Il était médecin, catholique, blond de poil, bleu de regard. Mes frères lui ressemblaient. Pas moi. Savez-vous comment ma mère m'appelait, quand elle me berçait contre son ventre en caressant ma peau d'olive ? « Negrito, negrito mío. » Elle était d'une tendresse infinie.

Mon père, lui, me regardait comme un enfant de trop. Misère de Dieu ! Il était aussi raide et taciturne qu'un récif. Il ne me parlait jamais. Je vous ai dit qu'il était catholique. Oh certes, il l'était. Avez-vous déjà vu des hommes au pantalon troussé cheminant à genoux sur le parvis des cathédrales ? Flagellant jusqu'au sang leurs épaules ? Traînant une croix lourde comme un poteau télégraphique ? Mon père était de ces saints redoutables. Que m'a-t-il appris ? La peur. Que m'a-t-il donné en héritage ? Son nom, et assez de larmes pour faire pousser des laitues dans le grand désert du Colorado.

Il avait épousé une Indienne. Elle venait des montagnes où vivent les Quechuas, un vieux peuple à la mémoire longue. Les Quechuas ont vu naître et mourir l'Empire inca. Ils occupent encore les hautes terres de l'Argentine, de la Bolivie, du Pérou, de l'Équateur. Leur langue était celle de ma mère. Leur pauvreté aussi. Elle n'avait rien au monde, rien que son corps de femme et ses croyances de paysanne des hauts plateaux. Où mon père l'avait-il trouvée ? L'a-t-il seulement aimée ? Je l'ignore. Peut-être l'avait-il gardée (c'est un mauvais rêve que je vous dis là) parce qu'il lui avait planté le petit Luis dans le ventre, par malaventure, après avoir perdu la grande dame qui lui avait donné ses autres fils ? Il était riche et respecté de tous. C'était un notable. Il avait une voiture américaine. Nous habitions une vaste demeure aux patios ornés de jets d'eau,

aux couloirs peuplés de domestiques. Quand je me souviens de ce temps, qui me vient à l'esprit ? Un pauvre garçon égaré dans cette maison semblable à une forêt obscure, un être sans boussole qui se cognait aux gens, comme à des arbres.

J'avais onze ans quand survinrent les deux événements les plus considérables de mon enfance : ma mort, et ma renaissance. Je suis tombé d'une échelle. Je ne me suis pas relevé. Après huit jours de coma je me suis réveillé amnésique dans une chambre de la clinique Caferata. Mon père m'avait fait administrer l'extrême-onction. Personne n'imaginait que je puisse survivre. J'ai tout de même ouvert les yeux, un soir. Je me souviens avoir vu un mur luisant, une ampoule nue au plafond, puis une fenêtre pleine de nuit, puis ma mère assise au pied du lit, sur le carrelage. Elle était enveloppée dans une couverture qu'elle tenait serrée au col. Près d'elle étaient une cruche d'eau et une écuelle. De l'instant où l'on m'avait couché là, elle était restée à m'attendre. J'ai vu briller ses yeux, trembler sa bouche. Je ne l'ai pas reconnue. J'ai pensé : « Qui est cette femme ? » J'ai soupiré, et je me suis rendormi.

Ma première parole intelligible fut pour demander du papier et des couleurs. Le lendemain, j'ai pris la Bible sur la table de chevet (s'il y avait autant d'antibiotiques que de bibles dans les hôpitaux sud-américains, nous serions un peuple increvable !), je l'ai tendue à l'infirmière et j'ai voulu qu'elle me lise la Genèse. Dès le récit terminé, j'ai voulu l'entendre à nouveau, et encore, et encore. « Au commencement Dieu créa le Ciel et la Terre. Or la Terre était un chaos, et il y avait des ténèbres au-dessus de l'abîme, et l'esprit de Dieu planait au-dessus des eaux. Dieu a dit : "Que la lumière soit." Et la lumière fut. » Ces mots faisaient plaisir à mon sang. J'éprouvais à les écouter une satisfaction secrète et sombre, une jubilation charnue. Je me suis mis aussi à dessiner sans cesse. Faut-il vous dire que je ne m'étais jamais intéressé à ces choses avant l'accident ? En vérité, le coma m'avait offert deux trésors : le désir de peindre, et l'amour des récits sacrés.

Le jour fut long à se lever. Mon amnésie dura neuf mois. Le premier être à sortir du brouillard fut le chien de mon père, Yungo. Puis j'ai reconnu ma mère. Un matin en me réveillant j'ai écarquillé les yeux et mes lèvres se sont décollées

deux fois, juste pour dire « mama », le mot le plus beau du langage des hommes, peut-être même aussi du langage des animaux, des plantes, de la Terre, des étoiles. Et puis peu à peu j'ai retrouvé la vie. Je suis sorti dans la rue. J'ai marché seul sur le trottoir. Je suis retourné à l'école. Je n'y suis pas resté longtemps.

Peu de temps après mon réveil ma mère a quitté la maison. Mon père l'a chassée, j'ignore à la suite de quelle dispute, de quelle honte ou de quelle injustice. Il ne faut pas entrer dans le secret des êtres si on n'y est pas invité. Je ne l'ai pas été. Ils ne m'ont rien dit, ni l'un ni l'autre. Son départ ne dérangerait guère l'ordonnance des lieux et des jours. Ma mère avait toujours vécu à l'écart dans le patio du fond, le troisième, où elle avait ses habitudes. Elle y passait son temps avec des voisines, des femmes du peuple, des mulâtresses, ses pareilles. Dans le deuxième patio, le lieu de la famille, elle ne venait guère qu'à l'heure des repas, pour aider les domestiques au service de son maître dont elle subissait le fanatisme sans rien dire, comme tous ceux de la maisonnée. Dans le premier patio, le Saint des Saints où mon père officiait, elle n'avait jamais été qu'une passante furtive. Elle est donc partie, un jour. Elle est allée vivre dans une cabane misérable, au bord de la rivière. Vivre de quoi ? Des cinq pesos que lui donnait mon père pour laver le linge de ses enfants. Elle est devenue une servante, et moi un écolier fantôme.

Tous les matins je bourrais mon cartable de riz, de pain, de légumes, je prenais sagement le chemin de l'école, et dès que les fenêtres, derrière moi, ne pouvaient plus me voir, je fonçais dans la première ruelle qui descendait vers la rivière et je dévalais comme une bombe.

– ¡ Mama !

Elle apparaissait sur le seuil de la cabane, je bondissais dans ses bras.

– ¡ Negrito mío !

Ces retrouvailles, c'était mon alcool, mon lait, ma messe quotidienne, mon oxygène céleste. Elle me serrait contre elle, j'étouffais de bonheur entre ses seins, elle me caressait partout sous la chemise. Parfois, elle me disait :

– Toi, fils, caresse-moi.

C'était doux et simple, nous ne vivions pas en eau trouble. Elle me disait :

– Tu sens comme c'est tendre ? Touche mon cou. N'appuie pas, touche à

peine. Tu sens ? C'est mon sang qui galope.

Je lui répondais :

– Non, mama, c'est le mien qui cogne au bout des doigts.

Et je me retenais de respirer, pour mieux sentir. Elle me disait :

– Écoute.

Et j'écoutais son cœur. Elle était innocente autant que je l'étais. Sans qu'elle ni moi n'en sachent rien, elle m'apprenait l'art de vivre à l'affût des mystères qui partout palpitent dans nos corps. Après ce temps de jeu, j'étais fièrement mes provisions sur la table. Nous mangions, puis je l'accompagnais à son travail de lavandière.

Elle me parlait sans cesse, elle me disait :

– Tu dois entrer dans la nuit comme un chat, et dans le jour comme un lion.

Elle me disait que la nuit était la face cachée du jour, que je pouvais traverser la nuit en plein jour si j'apprenais à me glisser dans les ombres, et que la nuit, si je voulais goûter le jour, il suffisait que je marche dans la lumière de la lune. Elle me disait :

– La nuit, n'oublie pas le jour. Le jour, n'oublie pas la nuit. Chaque être porte en lui un jour et une nuit. Goûte les deux, negrito mío.

Elle me parlait aussi de la vie de l'eau. Elle me disait que les scintillements, les vagues, les murmures, les tourbillons, la force de l'eau étaient l'œuvre de petits êtres infatigables que le vent amenait du ciel. Parfois, nous allions visiter les fleurs. Elle me disait :

– Écoute-les.

– Mais, mama, il n'y a pas de fleurs, il n'y a que des feuilles !

– Eh bien écoute les feuilles. C'est pareil. Ce sont leurs cousines. Tu peux entendre les fleurs dans les feuilles.

Je fourrais ma tête dans la verdure. Je n'entendais rien, que des bruissements.

– Alors, me disait-elle, qu'est-ce qu'elles te racontent ?

J'inventais une histoire. Elle riait. Elle me disait :

– Elles te parlent vraiment, elles te parlent !

Elle me battait parfois. N'allez pas croire que j'étais sans cesse auprès d'elle comme un coq en paradis ! J'étais un enfant turbulent. Mais elle ne se souciait guère de mes humeurs, de mes manquements à la morale, de ce que d'ordinaire nous appelons des fautes. Une mère, chez nous, n'a qu'indulgence pour ces choses-là. Elle sait être patiente. Elle ne veut pas voir son fils courber le dos comme un coupable, Dieu garde ! Que son garçon s'avance hardiment dans le monde, voilà sa fierté. Pour une Indienne, seul ce qui met en danger la survie de son enfant mérite d'être inscrit en rouge dans sa chair. Les raclées de ma mère n'étaient pas des frôlements d'oiseau. Elles cinglaient, et rudement. Mais elles ne laissaient que des traces utiles. Chaque volée d'orties me disait : « Souviens-toi. Souviens-toi du feu, souviens-toi de l'eau, souviens-toi des branches mortes, des dangers sont cachés dedans. Souviens-toi, souviens-toi, souviens-toi. » En me battant le cul comme linge au lavoir, ma mère allumait des signaux d'alarme au bord des pièges à venir. Elle gravait là, sur mes fesses pourpres, des mémoires chaudes, aussi chaudes et vivantes que mon sang.

Car les Indiens distinguent deux sortes de souvenirs : les froids, et les chauds, qu'ils appellent mémoires. Les souvenirs froids sont faits d'informations. Ils disent ce qu'ils savent, rien de plus. Qui dit que deux et deux font quatre ? Un souvenir froid. Les civilisés ont la religion de ces sortes de souvenirs. Ils les cultivent. Ils les accumulent. Ils savent faire d'eux des outils redoutables. Les primitifs les utilisent volontiers, mais ne les estiment pas plus que des traces mortes. Ils préfèrent les mémoires chaudes, les instants survivants du passé qu'il nous arrive d'évoquer et qui viennent à nous comme ils sont, avec leur poids de douleurs ou leurs frémissements d'allégresse, avec leurs larmes, leurs parfums. La tête se souvient, les sens ont des mémoires. Le corps, de haut en bas, des orteils aux cheveux, est un village de mémoires. Peupler ce village de mémoires alliées, afin que la vie soit bien défendue et servie, voilà selon l'école indienne la meilleure façon de construire un homme. L'encombrer de savoir inutile, de croque-mitaines, d'inquisiteurs, mère de Dieu ! C'est le nourrir d'ordures.

Les servantes de mon père, le soir, dans ma chambre, me racontaient des histoires terribles. Je m'endormais dans des ténèbres traversées de « manos negras », de démons, de fantômes. « Si tu n'es pas sage, gare au diable ! Si tu es impur, Jésus te punira ! » Voilà ce que me disaient, quand je fermais les yeux,

ma chair de poule et mon cœur battant comme le tocsin du jour des Morts. Savez-vous ce que j'ai fait, un dimanche, à l'église, pour que le diable cesse de me tourmenter, pour que la main de Dieu m'épargne, pour vivre enfin à peu près tranquille ? J'ai volé une bouteille d'eau bénite. Je l'ai emportée sous ma veste, après la messe. Je me suis senti, ce jour-là, une âme de guerrillero. J'ai pu ainsi sans trop d'effroi me laisser aller à mes débordements. Dès que j'avais lâché un juron, une insulte, un mensonge, je courais à ma chambre où je gardais ma fiole, je me lavais la bouche, je me gargarisais, et je pouvais la tête haute m'en retourner parmi les miens. Mais il m'arrivait aussi, et fréquemment, de commettre le péché de masturbation, crime que j'estimais passible, d'après ce qu'on m'en avait dit, de dégradation sur le front des troupes, d'exposition à la vindicte publique et d'ensevelissement final sous les foudres du Ciel et les cailloux du peuple. Hélas, je me masturbais avec un entrain infatigable, invétéré, et pour tout dire enthousiaste (à douze ans, ces sortes de prières païennes vous occupent soir et matin !). Dès ma mauvaise action perpétrée je m'inondais trois fois le sexe et la main coupable. Trois fois. Ma consommation d'eau bénite en fut bientôt torrentueuse. Je suis devenu un voleur émérite. Il a fallu, pour que cessent mes larcins, que Dieu et le diable ensemble décident, une nuit, de me briser.

Depuis trois jours la tempête inondait les rues et faisait trembler la maison. Depuis trois nuits, la figure dans l'oreiller, la couverture sur la tête et le dos bombé comme un Arabe en prière, j'imaginais d'épouvantables batailles d'ogres nuageux déferlant sans cesse contre les murs de ma chambre et menaçant de m'envahir dans un grand brisement de fenêtres. Je dormais pourtant, je devais rêver ces fantasmagories, car je me souviens m'être réveillé en sursaut. On cognait à la porte. Je me suis dressé sur le lit, les yeux grands ouverts dans le noir. Ce n'était pas la pluie, ni l'ouragan. C'était un homme. Il appelait, entre les coups de heurtoir, tandis que roulait le tonnerre :

– Monsieur ! Monsieur !

Les pas de mon père ont traversé le carrelage de l'entrée, suivis des petits cris effrayés de doña Rosa, la cuisinière, puis du ferraillement de la clé dans la serrure. Un soudain rugissement de bourrasque a envahi la maison. Dans ce rugissement j'ai entendu une pauvre voix qui disait :

– Venez vite, monsieur, votre femme se meurt.

Ma mère. Je suis sorti dans le vestibule. Une bouffée de vent m'a pris par le travers. J'ai aperçu doña Rosa, elle me regardait, les mains sur la figure. Mon père était sur le seuil, il venait de chausser des bottes. Il a noué la ceinture de l'imperméable qu'il avait passé sur son pyjama, il a hésité un instant à partir, puis il est venu à moi en trois enjambées furibondes, il m'a empoigné le bras, il m'a jeté dans la chambre, sans un mot, et il a verrouillé la porte.

Sans doute ai-je hurlé, cogné des poings, je ne me souviens pas. Je sais que je me suis assis sur le plancher au milieu de la chambre, et que j'ai agrippé ma tête pour qu'elle ne soit pas emportée dans les galops qui traversaient l'espace, les criaillements des femmes, les voix des hommes, haletantes, voilées de deuil. Du dehors me venaient des coups de vent semblables à de grands claquements de lessive céleste, des roulements de chariots dans les nuages, des cavalcades sans chevaux. Dieu du Ciel, comment ai-je survécu ? J'étais seul, perdu dans la dernière nuit de la Terre, environné de tant de vacarme que j'entendais à peine les couinements qui sortaient de ma bouche, tout mouillés de sanglots, et appelaient ma mère.

Me voyait-elle ? Oui, elle me voyait. Je me souviens de son regard au-dessus de mon crâne, immobile dans un nid de silence, au cœur du tourbillon. Oh, la douleur du monde ! Comme nos âmes doivent être vastes, pour la contenir ! Et comme elles sont magnifiques pour résister à la perte, cette Bête au ventre sans fond qui erre dans nos décombres, quand la tête et le cœur sont pareils à une ville bombardée, et que le malheur semble définitif ! C'est à ces heures misérables qu'elle nous vient dessus. Elle est toute d'ombre, sa gueule est répugnante, mais on n'a plus la force de la craindre, elle est moins terrifiante, à tout prendre, que la souffrance que l'on endure. A-t-elle jamais flairé votre odeur ? Avez-vous jamais senti son haleine sur votre nuque ? Nous nous sommes rencontrés, elle et moi, cette nuit-là. Elle me connaît, et je la connais. Elle m'a grondé autour, elle est entrée dans mon corps, elle l'a visité, et elle est partie. J'imagine que je n'étais pas mangeable.

Quand le jour s'est levé j'ai ouvert les volets, j'ai appelé encore, j'ai éraflé mes joues et mes tempes à tenter d'enfoncer mon visage entre les barreaux de la

fenêtre. Il y avait des gens dans le patio. Ils semblaient ne pas me voir. Doña Rosa est venue me porter à manger. J'ai appris d'elle qu'un poteau foudroyé était tombé sur le toit de la cabane, au bord de la rivière, qu'il l'avait crevé et qu'il avait tué ma mère. J'ai appris qu'elle m'avait voulu près d'elle à l'instant de mourir.

– Qu'a-t-elle dit, Rosa, qu'a-t-elle dit ?

– Elle a dit : « Negrito, negrito », et je ne sais plus quoi encore. Seigneur Jésus, pardonnez-nous pauvres pécheurs !

Trois jours. Trois jours durant je suis resté enfermé. Qu'ai-je fait tout ce temps ? Comment le savoir maintenant ? Ma mère est toujours infiniment présente dans ma vie, mais sa mort est loin. Quand mon père est revenu du cimetière il a ouvert la porte de ma chambre, il est resté un moment immobile sur le seuil. Il était immense, un peu voûté. Il y avait, derrière lui, du soleil éblouissant. J'ai attendu qu'il vienne à moi. Peut-être ai-je fait un pas vers lui. Je ne sais pas s'il m'a regardé, son visage était dans l'ombre. Il s'est détourné, et il a donné des ordres aux femmes dans le vestibule.

Le temps m'a aidé à faire la paix avec lui. Le sait-il ? Je crois qu'il était venu au monde avec un fardeau qu'il pouvait à peine porter. Il n'a pas su s'en défaire. Comme il a dû mourir fatigué ! Il n'a pas pu m'aimer. Il n'a pas eu la force. Dites-moi donc si vous pourriez, vous, marcher courbé en deux sous un chargement d'âne et ramasser en plus, sur le bord du chemin, un morveux malvenu, et le prendre dans vos bras, et le nourrir de bontés légères. Il n'a pas pu ! Bien sûr, il s'en est fallu d'un rien qu'il ne m'écrase. Mais, bon sang de Dieu, je ne suis pas mort ! Et j'ai appris pour deux, pour moi, pour lui aussi. Je suis content de cela. J'ai fait de lui non pas le père qu'il ne pouvait pas être, mais un homme. Car de longtemps il fut à mes yeux toutes sortes de monstres, mais certes pas un être humain. A vrai dire, il fut surtout un bouc. Pas n'importe lequel : l'émissaire, celui que l'on charge de tous les maux et que l'on chasse à coups de pierres hors du village en lui braillant derrière que tout est de sa faute, tout, nos misères, nos lâchetés, notre peur de mourir, le froid qu'il fait, la pluie, et nos boutons de fièvre, et nos crises de foie ! Elle s'en va, la pauvre bête, sous les cailloux, sous les insultes. Mais nos maux s'en reviennent, plus fringants que jamais. Et il nous faut chercher encore un autre bouc. Je connais des gens qui passent ainsi leur vie à consommer des boucs, des troupes de boucs, des

hordes, des peuplades de boucs. Mon père fut longtemps un bouc. Je l'ai changé en homme. J'y ai mis le temps, mais j'y suis arrivé. Dites, n'est-ce pas de la belle sorcellerie ?

Six mois après ces jours maudits je m'en suis allé pour toujours. J'étais retourné en classe, où seules m'intéressaient les cuisses de l'institutrice que j'épiais passionnément sous la table. En vérité, ma tête était une boule de brume, mon cœur s'était fermé et durci comme un poing. Je savais à peine lire, j'écrivais comme un mendiant. Que pouvais-je apprendre sans tête ni cœur ? Rien. Je suis parti un matin, comme pour aller à l'école. Je n'avais pris ni cartable, ni bagages. Je n'avais aucune intention précise. Doña Rosa m'avait donné de l'argent. Je ne sais plus sous quel prétexte je le lui avais escroqué. Peut-être savait-elle ce que j'allais faire, ce que je devais faire pour ne pas mourir, et qu'elle ne pouvait empêcher. Moi, je ne savais pas encore. J'ai marché jusqu'au bout de la rue. Je me suis arrêté au carrefour et là, sans raison apparente, la terre sous mes pieds est tombée en poussière. Imaginez un funambule sur un fil tendu entre deux nuits. Je me suis vu ainsi, le temps d'un éclair noir. Les voitures ont disparu, les gens, la lumière du jour. Des yeux se sont ouverts derrière ma casquette, et j'ai vu ma maison s'effondrer. Ma maison, doña Rosa, ma famille, ma chambre, mes cauchemars, tout s'est effondré dans un silence de film muet. Derrière moi il n'y avait plus rien, plus d'arbres, plus de murs, plus de fenêtres, la rue même avait disparu. J'ai secoué la tête. Un grand rire m'est monté dans la poitrine, mon rire du temps où j'écoutais les fleurs, mon rire d'inventeur d'histoires. Je venais de décider que j'avais franchi un gouffre sur les ailes d'un aigle, et que cet aigle m'avait déposé là, au bord du vaste monde.

Et comme je me disais cela, une pensée a germé dans mon esprit. Elle était lumineuse, elle m'a paru semblable à une étoile. J'ai fermé les yeux pour la savourer, et je lui ai découvert un goût d'évidence. Ma mère avait avant moi franchi ce gouffre, elle était partie dans les montagnes au-delà de la frontière, elle s'en était retournée chez elle, en pays quechua. Quelle découverte magnifique ! Ce fut comme un coup de dynamite au bout d'un tunnel. La lumière ! J'ai cru que l'exaltation allait me soulever de terre. J'étais libre, et je savais maintenant où je devais aller : droit au nord, à la recherche de ma mère.

Folie ? Sans doute, mais bénie. Elle m'a gardé vivant, cette fêlure-là. Qu'aurais-je fait sans elle, à treize ans, toutes amarres rompues ? Je n'avais pas vu ma mère morte. Je n'étais pas allé à son enterrement, et je ne savais même pas où était sa tombe. On ne me l'avait pas dit. Je ne l'avais pas demandé. L'aurais-je su, serais-je allé la visiter ? Sans doute pas. Pour quoi faire ? Prier Dieu, ce juge impitoyable assis dans son fauteuil au-dessus de ma tête ? Je ne me sentais même pas digne de lever les yeux vers ses pantoufles. Il me terrorisait. Pleurer ? Je le faisais assez tout seul, dans mes recoins. Abandonner aux cendres, de l'autre côté du gouffre, tout ce que l'on m'avait raconté sur sa disparition subite m'était non seulement possible, mais facile. Sa mort ? Mensonge. Coup monté. Ma folie me soufflait cela. Je m'en suis donc défait d'un revers de main, comme on se brosse le manteau.

J'avais un but, désormais : suivre l'étoile. Mon étoile inventée. J'ai regardé devant moi, à droite, à gauche. J'ai levé les yeux vers le ciel. J'ai senti, dans l'air, une présence vague, mais accueillante. Je me suis remis à marcher. La ville me bruissait autour. Je me sentais protégé d'elle. Il y avait dans la brise un parfum de musique ample et pourtant allègre. Je me suis senti aimé, tout à coup. Il m'a semblé que dans l'espace, dans la lumière du jour, quelqu'un était content de moi. Et comme j'éprouvais cela, m'est venu une sorte d'effroi sacré, sans bornes, quoique adouci par cette musique muette que je sentais dans l'air. Comment pourrais-je ne pas me perdre, me dissoudre, m'évaporer dans cette immensité toute neuve à qui je m'offrais, et qui venait à moi ?

Je suis passé devant l'école. Des cris de cour de récréation m'ont traversé la tête. Je me suis mis à courir comme si j'avais aux trousses tous les flics de la ville, dans un tohu-bohu de foule remuée, d'aboiements de chiens et de klaxons. Je me suis engouffré dans la gare. Je suis passé devant tout le monde en geignant que j'étais en retard. Un train partait. Il allait en Bolivie. J'ai grimpé, l'haleine rauque, dans son dernier wagon.

Gobernación de los Andes. Je doute que vous trouviez ce nom sur une carte de géographie. Ce n'est même pas un village, c'est une gare-frontière. Le train s'est arrêté là, le deuxième jour du voyage, en fin d'après-midi. Il n'y avait dans le

wagon que quelques Indiens somnolents parmi des paniers de volailles. Deux policiers sont montés pour contrôler les passeports. Ils n'ont pas eu l'air particulièrement surpris de me voir sans bagages ni papiers. Ils ne m'ont rien demandé. Ils m'ont dit :

– Viens, bonhomme.

Et j'ai compris que je n'irais pas plus loin.

Depuis mon départ, je n'avais cessé de vivre dans l'amitié des mystères. Ma déraisonnable espérance de revoir ma mère s'était peu à peu changée en certitude de la retrouver bientôt. J'avais imaginé un ange messager lui annonçant mon arrivée, dans l'ombre d'une porte basse, au seuil d'une maison montagnarde. Mille fois dans mes demi-sommeils je l'avais rêvée courant à ma portière, sur le premier quai de gare au-delà de la frontière, le visage illuminé par l'attente de son negrito. Si la foi est une fièvre, j'avais une foi de cheval ! Quand les policiers m'ont empoigné chacun par un biceps je me suis débattu en protestant qu'il leur en cuirait de me faire violence, car celle qui m'attendait au prochain village était une princesse quechua. Ces hommes-là étaient des pacifiques. Ils m'ont traîné dehors sans souci de mes insultes, trop occupés qu'ils étaient à poursuivre une conversation passionnée sur les mérites comparés de leurs compagnes de lit. Ils m'ont mené dans un baraquement où ils m'ont enfermé en attendant le train du retour.

Ils m'ont fourré dedans à l'instant où il s'ébranlait. Ils firent bien. J'aurais profité du moindre temps d'attente pour me faufiler dehors comme un renard et fuir à travers la montagne. Je n'en suis descendu qu'au terminus, Buenos Aires, où j'ai vécu à peu près cinq années de petits métiers, de rencontres hasardeuses et de bontés du Ciel.

Je connais des gens qui prennent la vie en horreur sous l'étrange prétexte que le monde leur déplaît. Comme si le monde et la vie étaient sortis jumeaux du même ventre ! Le monde n'est que le lieu où la vie s'aventure. Il est rarement accueillant. Il est même, parfois, abominable. Mais la vie ! L'enfant qui apprend à marcher, c'est elle qui le tient debout. La femme qui apprend les gestes de l'amour, c'est elle qui l'inspire. Et le vieillard qui flaire devant lui les brumes de

l'inconnaissable, affamé d'apprendre encore, c'est elle qui tient ses yeux ouverts. Elle est dans la force de nos muscles, dans nos élans du cœur, nos poussées de sève, notre désir d'être et de créer, sans souci de l'impossible. « Impossible est impossible ! » Voilà ce que dit la vie. Avez-vous déjà vu une touffe d'herbe verte sortir tout étonnée d'une fente dans le bitume ? C'est ainsi que je suis venu au monde, à Buenos Aires. C'est ainsi que j'ai vécu, comme une herbe vivace.

J'ai astiqué des milliers de chaussures, j'ai vendu des milliers de journaux, j'ai lavé des milliers d'assiettes dans des arrière-salles de restaurants. Je ne savais presque pas lire. Si j'excepte la Genèse, ma porte ouverte sur la montagne obscure d'où jaillissait la prodigieuse cascade de la Création, je déchiffrais à peine les affiches publicitaires et les enseignes des magasins. Mais j'étais possédé par une soif de savoir proprement inapaisable. Dès que j'avais en poche les trois sous de ma journée, j'allais au cours du soir des enfants de la rue. J'absorbais tout. Avez-vous déjà vu la terre du désert boire l'eau d'un nuage ? J'étais un désert, et je buvais des livres.

Je fréquentais aussi une école de peinture où venaient toutes sortes de gens, vieux et jeunes, pauvres et dames. Car mon désir d'être un artiste depuis ma renaissance à la clinique Caferata n'avait fait que croître jusqu'à devenir, dans le ciel de ma tête, comme un clocher de cathédrale. J'étais évidemment décidé à rejoindre, à la pointe de la flèche, Léonard de Vinci, Raphaël et quelques autres astres. J'ai donc appris l'art des couleurs, du dessin, de l'encre de Chine. Le corps de la femme m'était un constant objet d'adoration. Je me tenais des heures à l'affût de ses lumières, de ses chemins, de ses frémissements, je me perdais avec délices dans ses ombres. Je peignais des nus comme un mystique prie son Dieu. Devant ma planche à dessiner, moi je priais la Sainte Femme.

En vérité, j'en avais une à la maison. Elle s'appelait Josefa. C'était une prostituée. Une nuit que je ne savais où aller elle m'avait pris en pitié et elle m'avait mené chez elle. Elle m'avait installé derrière un paravent, dans la chambre où elle recevait ses clients. Elle faisait son métier, sans zèle ni pudeur, pendant que j'essayais de dormir sur ma paillasse. Elle était belle comme une statue maya, elle lisait des romans-photos, elle avait une trentaine d'années, j'en

avais quatorze, nous étions tous deux des êtres de lune et de trottoir. On s'entraide avec une simplicité quasiment animale, entre gens de cette sorte. Elle fut ma première femme.

Une nuit, elle est rentrée seule. Je m'étais couché dans son lit, comme je le faisais souvent quand elle allait ramasser des hommes. J'aimais poser la joue sur son oreiller et me pelotonner douillettement sous sa couverture. C'était mon luxe, mon dessert nocturne, mon instant secret. D'ordinaire, il ne durait jamais plus d'une demi-heure. Dès que j'entendais, dans l'escalier, les pas de Josefa multipliés par deux, je me glissais prestement hors des draps, je plongeais derrière le paravent et je me retenais de respirer. Cette fois-là, peut-être m'étais-je endormi ? Quand j'ai ouvert les yeux, j'ai vu son ombre enjamber sa jupe devant la fenêtre ouverte. Je me souviens de la brise dans le rideau. C'était l'été. Elle s'est allongée près de moi.

Une putain qui fait l'amour par amour, pour un garçon de quatorze ans, c'est un cadeau du Ciel. Je l'ai accueillie en tremblant comme un oisillon mouillé. Je crois même avoir suffoqué de terreur et d'impatience. Elle m'a d'abord caressé avec une tendresse rieuse, comme aurait pu faire une mère avec son nourrisson. Puis elle a attiré mes mains sur elle, elle les a guidées à la découverte de ses courbes, de ses creux, elle a voulu que je la regarde partout, que je flaire partout ses senteurs. Elle me disait :

– Et là, tu as oublié, là. Et là, regarde. Et là, dis, ça sent quoi ?

Elle m'a appris à parler, à dire les mots du désir, à les entendre, à nommer ces lieux du corps que la lumière effarouche. Et puis peu à peu elle m'a entraîné dans ces profondeurs où l'amour se fait grave, où nos gestes nous emportent et font sans nous ce qu'ils doivent, comme accomplis par un grand être d'ombre, nous-mêmes peut-être, ou peut-être notre ange un instant désireux de goûter à nos jouissances. Quand enfin nous nous sommes défaits l'un de l'autre, le soleil riait dans le rideau. Elle m'a dit :

– Va-t'en maintenant.

Puis elle a regardé le plafond. Elle a dit encore :

– On se reverra peut-être.

Je savais que je ne pourrais plus dormir derrière le paravent. Notre histoire

était finie. J'ai pris mes petites frusques, et je suis parti.

C'est en sortant de chez Josefa que j'ai rencontré le Polonais. Il était seul, comme moi. J'avalais un sandwich à la terrasse d'un bistrot. Il était à la table voisine. Il m'a demandé ce que je faisais. Je lui ai répondu que j'étais plongeur, que je lavais des assiettes. Il m'a dit :

– Moi je travaille dans la publicité.

Son métier semblait infiniment plus prestigieux que le mien. Ce n'était qu'une apparence. En vérité, il était colleur d'affiches. Il était mon aîné de trois ou quatre ans. C'était un nerveux sans couleurs. Un Blanc sec. Nous avons parlé, et nous nous sommes découvert une passion commune pour la philosophie. Non pas une simple curiosité, nous n'avions pas les moyens de faire du tourisme culturel, et de toute façon nous ne connaissions du mot « culture » que son sens agricole. Une passion d'une exigence féroce, voilà ce que nous éprouvions. Une passion de gauchos. Nous estimions la philosophie seule capable de nous sortir des culs-de-basse-fosse où nous passions nos nuits, nous attendions d'elle qu'elle nous illumine, qu'elle soit, au-dessus de nos têtes, la lampe des lampes ! Mais nous devions d'abord nous préoccuper de survivre. Comment philosopher, quand on est sans cesse à courir après un croûton de pain, un toit, une litière ? Un jour, le Polonais m'a dit :

– Écoute, j'ai un peu d'argent. On loue une chambre, on s'enferme pendant un mois, et on lit.

– On lit quoi ?

– Pythagore, Aristote, Platon, la Bible, Spinoza, quelques mystiques. A mon avis, ça devrait suffire. Et nous saurons enfin de quoi l'univers est fait, ce que valent nos vies, et pourquoi nous sommes si perdus.

Nous étions des pauvres, des affamés naïfs. Dieu merci, nous avions cette foi dans l'enchantement du monde qui fait l'incroyable vigueur des ignorants. Le jour même, nous avons loué une chambre à deux lits dans un hôtel misérable qui même à midi puait la nuit louche. Au tenancier (un homosexuel décavé mais candide) nous nous sommes présentés comme des philosophes désireux de faire retraite à l'abri des fureurs de la vie quotidienne. Nous lui avons allongé un pourboire royal. Il nous a dit :

– Vous ne serez pas dérangés. J’y veillerai. Des gens comme vous, on n’en fait plus.

Et nous voilà enfermés avec des kilos de livres. Le Polonais m’a dit :

– Tu devrais commencer par Kant.

Pourquoi pas ? Lui ou un autre ! J’ai plongé dans la décomposition de la vie phénoménale sans même savoir nager la brasse. Je ne me suis pas noyé. « Noumène », « phénomène » étaient pour moi des mots chargés d’une inépuisable magie poétique. Ils n’ont atteint que par éclats mon entendement, mais ils ont éveillé, dans les profondeurs de mon être, comme une lumière de dignité. J’ai aimé Kant, bien que je n’en aie pas retenu grand-chose, et Kant m’a accueilli avec assez de bonté pour ne pas m’engloutir.

Le Polonais partait tous les samedis soir chez sa mère et s’en revenait le lundi avec des montagnes de provisions. Pendant ses absences je dessinais, je peignais. Nous sommes restés enfermés six mois. Six mois d’ascèse, sans autre horizon qu’une fenêtre, sans autre occupation que de brasser des univers. J’ai traversé Aristote, je me suis perdu dans Pythagore, j’ai dérivé dans Spinoza. J’ai rencontré Platon, enfin. Quel banquet ce fut ! Platon m’a présenté Socrate. Avec Socrate j’ai parlé. A Socrate j’ai pu poser les questions qui m’importaient. Socrate est devenu mon père nourricier.

Je suis sorti de notre retraite plus maigre et plus fier que je n’y étais entré. J’avais lu. J’avais osé m’approcher des grands hommes. L’opinion que j’avais de moi-même en fut bouleversée. J’ai retrouvé la rue le nez haut, la parole rare et le regard lointain, semblable à un explorateur de terres vierges de retour dans son village. Je fus assez surpris que les traîne-misère que je fréquentais avant mon voyage dans les étoiles ne m’accueillent pas comme un héros. J’en vins à me dire qu’ils ne pouvaient pas savoir d’où je venais. A la réflexion, je l’ignorais aussi. Je n’avais pas découvert le secret de la vie. Mais je savais désormais ce que j’étais : un étranger définitif, un pèlerin sans Jérusalem, un être affligé de ce perpétuel agacement de l’âme qui vous pousse sans cesse où les gens ne vont pas, à la recherche d’on ne sait quoi.

A dix-huit ans, j’ai été appelé à faire mon service militaire. Je suis resté une

semaine à garder des mulets dans une caserne de banlieue. Au soir du septième jour, j'ai fait la quête parmi mes camarades, et j'ai déserté. J'ai repris le train pour le nord. Je suis descendu avant Gobernación de los Andes. J'ai franchi la frontière à pied, à travers la montagne. Deux camions et un autobus m'ont conduit jusqu'à La Paz, où j'ai repris mes petits métiers. Mais je ne pouvais plus me contenter de survivre. Il me fallait ennoblir ma vie. Je décidai donc de consacrer l'essentiel de mon temps et de mes forces à la peinture. Me vint bientôt le désir d'une nouvelle retraite, d'un lieu lointain et paisible où je pourrais peindre tout à mon aise, sans hâte ni souci. Un matin, croulant sous mes cartons de matériel d'artiste, j'ai pris le train pour Tiahuanaco. Pourquoi Tiahuanaco ? Je ne sais pas. Ma mère, sans doute, toujours ma mère.

J'avais imaginé une pure campagne à la vie simple et lente. Le train m'a abandonné sur une plate-forme de bois, à plus de quatre mille mètres d'altitude, sous un soleil venteux qui me trouait les yeux. J'ai traversé le baraquement délabré qui tenait lieu de gare et je me suis assis contre le mur. Devant moi, ni chemin, ni maison. Personne. Le haut plateau andin, à perte de vue, jusqu'au ciel. Je suis resté une heure parmi mes paquets à me demander ce que j'étais venu faire là, et où aller, et où trouver un lieu où manger et dormir. J'ai vu paraître un Indien au fond de l'herbe. Il était grand, maigre, sans âge. Il était vêtu d'un poncho couleur de terre, chaussé de vieilles bottes. C'était El Chura, l'homme au plumage de renard.

Il est resté un moment à trois pas de moi, devant le soleil, à me regarder. Il m'a demandé si j'attendais quelqu'un. Je lui ai répondu que non. Nous avons parlé quelques minutes. Les mots prenaient une amplitude étrangement tranquille dans le silence bleu du haut plateau où n'était ni bruissement d'arbre, ni rumeur de village. Je n'ai pas eu besoin de lui dire que je n'avais nulle part où aller. Un coup d'œil a suffi pour qu'il s'en rende compte. Il m'a dit que les gens, ici, l'appelaient El Chura, il a désigné l'espace d'un geste vague et il m'a invité à le suivre.

Il m'a conduit jusqu'aux ruines de Tiahuanaco, où était une cabane que les Indiens avaient autrefois construite pour Paul Rivet, un ethnologue français qui avait habité là plus d'une année. Tandis qu'il m'aidait à jeter mes paquets dedans il m'a parlé de cet homme avec un respect certain, quoique fort retenu. Son séjour était maintenant lointain, Rivet était parti depuis des lustres. Sa pauvre maison se mourait de solitude. La table, la litière, le sol, le tabouret étaient couverts d'une épaisse couche de poussière et de chiures de petites bêtes. J'ai ouvert le volet et je me suis attelé au ménage. El Chura s'en est allé à ses affaires.

Comme le soir tombait, il est revenu avec une lampe à pétrole et une écuelle de soupe que sa femme, m'a-t-il dit, avait préparée pour moi. Il avait à l'épaule un antique fusil à deux tubes rescapé de je ne sais quelle vieille guerre. Il s'est assis dans un coin de la pièce, son arme entre les jambes, et il m'a regardé manger. Nous avons fait plus ample connaissance. Je lui ai dit que j'étais peintre et que j'espérais trouver à Tiahuanaco la tranquillité nécessaire à mon travail. Puis je l'ai interrogé, je lui ai demandé ce qu'il faisait dans la vie. J'ai vu qu'il répugnait à parler de lui. Il m'a simplement répondu :

– Je suis le gardien des ruines.

Je me suis étonné. Je lui ai dit :

– Il n’y a personne ici ! Vous gardez quoi ? Les lézards ? Les oiseaux ?

Il a bougonné, l’air malicieux, qu’il y avait d’importants trésors enfouis un peu partout dans la cité morte, et que son travail était de veiller sur eux, toutes les nuits. Il s’est levé pour partir. Je lui ai proposé de l’accompagner. Il a haussé les épaules. Il m’a dit :

– Si tu veux.

Je l’ai suivi.

La puissance de ces ruines m’a d’abord effrayé. Elles m’ont paru d’une antiquité écrasante dans les lueurs lunaires qui aggravaient leur démesure. Les nuages, dans les amoncellements de rocs, le long des escaliers qui grimpaient aux ténèbres, à l’angle des murailles, semblaient poursuivre des êtres dont on ne distinguait que les ombres. Parfois, un souffle d’ailes invisibles traversait l’air noir. L’œil aux aguets, le dos rond, grelottant comme un singe sur le toit du monde (la nuit, dans ces régions, il fait un froid féroce), je me suis pris à guetter d’impossibles présences. Je sentais ces lieux peuplés de fantômes. Il me semblait voir, çà et là, des géants pétrifiés par des siècles d’attente silencieuse. El Chura, lui, allait sans hâte, semblable à un fermier visitant ses domaines. Son allure paisible et la fermeté de son pas m’ont peu à peu rassuré. Comme il ne parlait pas, j’ai risqué :

– Chura, il y a un mystère ici.

Il m’a répondu :

– Oui. Un grand.

– C’est quoi, Chura ?

Il s’est arrêté au milieu de la nuit, il m’a regardé, et il a dit :

– Le mystère ? C’est toi.

DU MÊME AUTEUR

Démons et merveilles de la science-fiction

essai

Julliard, 1974

Départements et territoires d'outre-mort

nouvelles

Julliard, 1977

et « Points », n° P732

Souvenirs invivables

poèmes

Ipomée, 1977

Le Grand Partir

roman

Grand Prix de l'humour noir

Seuil, 1978

et « Points », n° P525

L'Arbre à soleils.

Légendes du monde entier

Seuil, 1979

et « Points », n° P304

Le Trouveur de feu

roman

Seuil, 1980

et « Points Roman », n° R695

Bélibaste

roman

Seuil, 1982
et « Points », n° P306

L'Inquisiteur
roman
Seuil, 1984
et « Points », n° P66

Le Fils de l'ogre
roman
Seuil, 1986
et « Points », n° P385

L'Arbre aux trésors.
Légendes du monde entier
Seuil, 1987
et « Points », n° P361

L'Homme à la vie inexplicable
roman
Seuil, 1989
et « Points », n° P305

La Chanson de la croisade albigeoise
(traduction)
Le Livre de poche, « Lettres gothiques », 1989

L'Expédition
roman
Seuil, 1991
et « Points », n° P524

L'Arbre d'amour et de sagesse.
Contes du monde entier
Seuil, 1992,
et « Points », n° P360

Vivre le pays cathare
(en collaboration avec Gérard Siöen)
Mengès, 1992

La Bible du Hibou.
Légendes, peurs bleues, fables et fantaisies du temps où les hivers étaient rudes
Seuil, 1994
et « *Points* », n° P78

Le Livre des amours
Contes de l'envie d'elle et du désir de lui
Seuil, 1996
et « *Points* », n° P584

Les Dits de Maître Shonglang
Seuil, 1997

Paroles de Chamans
Albin Michel, « Carnets de sagesse », 1997

Les Cathares et l'Éternité
Bartillat, 1997
réédité sous le titre

Les Cathares, brève histoire d'un mythe vivant
« *Points* », n° P1969

Paramour
récit
Seuil, 1998
et « *Points* », n° P760

Contes d'Afrique
(illustrations de Marc Daniau)
Seuil, 1999
Seuil Jeunesse, 2009

Seuil Jeunesse, édition collector, 2012

Contes du Pacifique
(illustrations *Laura Rosano*)
Seuil, 2000

Le Rire de l'Ange
Seuil, 2000
et « *Points* », n° P1073

Contes d'Asie
(illustrations d'*Olivier Besson*)
Seuil, 2001
et *Seuil Jeunesse, 2009*

Le Murmure des contes
Desclée de Brouwer, 2002

La Reine des serpents et autres contes du ciel et de la terre
« *Points Virgule* », n° 57, 2002

Contes d'Europe
(illustrations de *Marc Daniau*)
Seuil, 2002, 2010

Contes et recettes du monde
(en collaboration avec *Guy Martin*)
Seuil, 2003

L'Amour foudre
Contes de la folie d'aimer
Seuil, 2003
et « *Points* », n° P1613

Contes d'Amérique
(illustrations de *Blutch*)

Seuil, 2004

Contes des sages soufis

Seuil, 2004

Le Voyage d'Anna

roman

Seuil, 2005

« *Points* », n° P1459

L'Almanach

Éditions du Panama, 2006

Jusqu'à Tombouctou

Desert blues

(en collaboration avec Michel Jaffrenou)

Éditions du Point d'exclamation, 2007

L'homme qui voulait voir Mahona

Albin Michel, 2008

et « Points », n° P2191

Le Secret de l'aigle

(en collaboration avec Luis Ansa)

Albin Michel, 2008

Les Contes de l'almanach

Éditions du Panama, 2008

Le Rire de la grenouille

Carnets nord, 2008

Poésie des troubadours

Anthologie

Points « Poésie », n° P2234, 2009

Le Livre des chemins

Contes de bon conseil pour questions secrètes

Albin Michel, 2009

L'Abécédaire amoureux

Albin Michel, 2010

L'Enfant de la neige

Albin Michel, 2011

Au bon bec

Où tu trouveras les vertus, bontés et secrets des légumes, fruits et fines herbes

Albin Michel, 2012

Je n'éteins jamais la lumière

Chansons

Silène, 2012